

mieux améliorer son bétail, qui sait produire les meilleurs légumes, et qui par son industrie sait confectionner des étoffes qu'un cultivateur peu soigneux ou négligent ne peut trouver ailleurs que chez le marchand, attendu que ce cultivateur intelligent s'enrichissant par les produits améliorés du sol enrichit en même temps son pays. C'est ce cultivateur que l'on récompense.

Mais pourquoi le récompense-t-on ? N'est-il pas assez rétribué par lui-même par les revenus personnels qu'il en retire ? Le cultivateur qui par son travail intelligent a le talent de faire rapporter 30 à 40 minots de grain à une terre qui en donnait 15 à 20 auparavant, ne mérite-t-il pas une récompense ? On donne une décoration à celui qui se sacrifie pour la défense de la patrie, à plus forte raison doit-on récompenser celui qui fait pousser deux minots de grain là où il n'en portait qu'un, si, comme le disait un écrivain célèbre, Swift, celui qui fait pousser deux brins d'herbe là où il n'en venait qu'un seul a fait plus de bien pour son pays que le conquérant qui a gagné vingt batailles.

Comme le disait encore un agronome, dans un concours agricole : " Nous aimons la gloire sur les champs de blé comme sur les champs de bataille, et si la croix d'honneur et la médaille militaire ont créé des héros sous le feu de l'ennemi, la prime d'honneur doit produire des prodiges dans l'arène pacifique des concours agricoles. "

Malheureusement la plupart de nos cultivateurs se sont habitués à ne voir dans les prix offerts par les Sociétés d'agriculture qu'une somme d'argent plus ou moins forte, à peine parfois suffisante pour payer le transport des produits que l'on amène sur le terrain de l'exposition ; en dehors de ces calculs, le mérite d'avoir obtenu un prix, n'est absolument rien aux yeux de plusieurs cultivateurs.

C'est donc un mal, et nous ne pouvons qu'en accorder la responsabilité à certains directeurs de Sociétés d'agriculture qui n'attachent pas assez d'importance sur la manière de distribuer les prix ; elle ne doit assurément pas se faire au bureau du trésorier, soit au guichet ou au comptoir, comme cela se pratique d'ordinaire. Cette distribution de prix, étant la partie la plus importante du programme d'un concours agricole, doit se faire avec la plus grande solennité possible, sur le terrain même de l'Exposition. Comme le disait M. l'écrivain de la *Semaine Agricole* : " L'honneur qui rejallirait sur l'heureux concurrent en présence de tout un comté, serait de nature à exciter davantage son zèle pour la cause de l'agriculture. "

Dans les exhibitions où l'on accorde des prix à l'industrie domestique, où la femme du cultivateur a aussi par son travail l'avantage de concourir, elle devrait avoir le privilège de voir son nom inscrit sur la liste des heureux concurrents et de réclamer elle-même son prix. Plus encore, comme le suggère M. l'écrivain de la *Semaine Agricole*, " on devrait distribuer des diplômes d'honneur aux premiers prix, dans le département de l'industrie domestique à nos expositions agricoles. Ce diplôme deviendrait un souvenir précieux pour la famille, et pour la jeune fille un motif de plus pour elle de marcher sur les traces de sa mère. "

Le bon exemple donné par les parents ne peut trop se perpétuer dans la famille ; faisons partager aux enfants cette émulation si nécessaire pour amener parmi nous le véritable progrès en agriculture.

Le rôle des Sociétés d'agriculture ne saurait être limité qu'à établir uniquement des concours pour le meilleur choix d'animaux ; elles doivent mettre en mouvement tout ce qui peut de loin comme de près favoriser la cause agricole.

Les Sociétés d'agriculture doivent s'appliquer à donner un encouragement pour la culture des plantes légumineuses, à favoriser l'industrie domestique, travailler à perfectionner l'exploitation des fermes, d'augmenter les fourrages et de les améliorer ; de rendre les travaux moins pénibles par l'achat d'instruments aratoires de toutes espèces, qui pourraient être mis à la disposition des membres de nos Sociétés d'agriculture. Les améliorations des animaux pourraient être ensuite une conséquence des progrès agricoles réalisés et s'opéreraient d'une manière presque spontanée. Dans tous les cas, elles seraient peu dispendieuses à produire et surtout durables.

Eveiller, dans nos campagnes, l'esprit industriel, étendre son influence sur toutes les parties du domaine agricole, prouver sa nécessité et sa puissance, tel est aussi le travail que pourraient s'imposer nos Sociétés d'agriculture.

Les industries qui peuvent être introduites dans les fermes et réunies aux exploitations rurales exercent la plus grande influence sur la multiplication des animaux, le perfectionnement des races et l'accroissement du bétail dans nos campagnes. Elles concourent à ce triple résultat en utilisant les hommes et les attelages pendant les mauvais temps et en ouvrant des débouchés aux produits du sol. Après avoir retiré des racines, des tubercules, des huiles, de la fécule, des grains et des graines, du sucre même si nous nous livrons à la culture de la betterave à sucre, toutes choses qui paient les frais ou une partie des frais de culture, les fabrications industrielles fourniraient pour le bétail des résidus alimentaires à très-bas prix. Elles sont à cause de la valeur excessive des terres et du prix de la main-d'œuvre, le seul moyen qui puisse nous permettre de produire, avec les matières animales que réclameraient nos manufactures, toute la viande qui nous serait nécessaire si les diverses classes de la population en consommaient à proportion de leurs besoins.

Le rôle qu'ont à remplir les Sociétés d'agriculture est assurément difficile. Dans un grand nombre de nos comtés, on trouve des hommes intelligents et dévoués qui par leurs travaux ont pour ainsi dire porté les Sociétés d'agriculture devant ils sont les directeurs, sur le chemin des innovations ; il ne leur manque, pour arriver à un résultat complet que le concours de la population agricole elle-même. Nous devons avouer que les obstacles les plus sérieux viennent de la classe agricole elle-même qui par habitude aussi bien que par insoissance ou manque de connaissances sur la manière de bien conduire l'exploitation d'une terre, s'oppose le plus souvent au véritable progrès agricole.

Il est donc vrai de dire que nous réussirons à amener ce progrès qu'en autant que la population agricole saura apprécier et reconnaître les avantages des innovations nécessaires pour amener parmi nous l'abondance et la prospérité. Il y a, comme nous le disions en commençant notre *causerie*, progrès sensible, puisque l'on convie que nous marchons d'un pas ferme à la perfection ; mais quant aux effets pratiques qui pourraient résulter du bon exemple donné par les innovateurs, ceux qui devraient être les premiers à en profiter ferment les yeux pour ne rien voir.

Il en sera ainsi tant que nous n'aurons pas inculqué chez la masse de notre population l'instruction et l'éducation agricoles.

La base de l'agriculture, c'est l'homme ! Sans lui, aucune amélioration agricole n'est possible. Tant qu'il n'y aura pas dans nos écoles des campagnes un enseignement exclusivement agricole, comme il y en a pour le commerce ou autres branches humaines ; tant que l'on s'obstinera à ne